

L'UNION FRANÇAISE

ORGANE DES INTÉRÊTS FRANÇAIS DANS L'URUGUAY

JOURNAL DU SOIR

Redaction et Administration
Rue 25 de Mayo n° 68
Toutes les lettres et communications doivent être
adressées à la Rédaction

Gérant: H. Plané

Prix de l'Abonnement

Un mois	Un trimestre	Un an
0.50	1.50	5.00
En avance	En avance	En avance
En arriéré	En arriéré	En arriéré



Dans une réunion des présidents des diverses Sociétés Françaises de Montevideo, réu-
nion qui a eu lieu au Cercle Français le 20
décembre dernier, il a été décidé que pour
répondre à la demande de subsides, en fa-
veur de nos soldats de Chine, formés par la
Croix Rouge Française par l'intermédiaire de
la Légation de France une collecte serait faite
entre nos compatriotes.

Une Commission de trois membres chargée
de recueillir les fonds a été nommée dans cet-
te même réunion.

Cette Commission est composée des Prési-
dents du «Cercle Français», de la Société
«Le Drapeau» et de la Société Française de
Secours Mutuels.

La presse de Montevideo

Et le XIX^e Siècle

Suite

Mais les signes de réaction ne se font pas
attendre bien longtemps. Les premiers ne se
montrent pas d'abord dans le vieux continent
il faut les chercher en Amérique. Les préten-
tions de la Sainte Alliance restent enfermées
dans la vieille Europe.

Les Républiques Américaines émancipées
ne tomberont pas sous ses griffes.

La-bas dans le Nord, un état jeune encore,
mais qui dès ses premiers pas parvient à
s'imposer au respect du monde entier se
transforme en sentinelle avancée des libertés
Américaines. L'Europe pourra être monar-
chique et absolutiste. L'Amérique sera cons-
titutionnelle et républicaine. Le célèbre mes-
sage adressé au congrès des Etats-Unis le 2
décembre 1823, par le Président de la Ré-
publique, et fixant la marche de la politique
internationale de l'Union en prenant pour ha-
selle les idées qui ont été baptisées par l'histo-
rie sous le nom de doctrine de Monroe, n'a pas
d'autre sens.

Après avoir fait une analyse détaillée de
cette doctrine, analysée dans laquelle nous ne
suivons pas notre confrère, pour abréger un
peu ce long article, et d'ailleurs par ce que
cette doctrine est assez connue, le même
journal ajoute.

Telle fut la fameuse déclaration de Monroe
qui bien que manquant de sanction législa-
tive, et par conséquent d'un caractère posi-
tif et obligatoire, fut incorporée au droit in-
ternational, comme un programme qui a ré-
glé les relations entre l'Europe et l'Amé-
rique pendant presque tout le cours du XIX^e
Siècle.

Grâce à elle, la politique absolue resta
confinée dans l'ancien monde.

Grâce à elle, l'alliance des trônes contre
les peuples, rencontra un obstacle qu'elle ne
put franchir.

Maximilien d'Autriche fut la victime néces-
saire d'un système qui ne pouvait s'implan-
ter dans la libre Amérique et la lugubre tra-
gédie de Querétaro, de ce présent comme la ré-
ponse à cette partie du monde, aux échafauds
élevés en Europe, pour noyer dans le sang l'
explosion des idées libérales.

Mais l'Europe elle-même, devait ouvrir les
yeux à la lumière.

Le véritable principe de souveraineté, des-
tiné à régir définitivement les sociétés hu-
maines, ne pouvait mourir.

Obscurci un jour, il brillait de nouveau au
jour suivant.

Deux fois consécutives, en 1830 et 1848,
il revient à la France, la gloire de la révo-
lution contre l'absolutisme.

Ces deux révolutions comme celle du si-

PAUL SAUNIÈRE

LE LIEUTENANT AUX GARDES

non moins remuant, mais ne disposant que
de moyens relativement moins énergiques,
représenté par Anne d'Autriche qui faisait
agir la duchesse de Chevreuse, et auquel
devaient se rallier plus tard la reine-mère,
les dévotés, les mécontents.

Quant à Louis XIII, fantôme de royauté,
esprit faible et défiant que chacun de ces
deux partis cherchait à dominer, monarque
impuissant qui n'avait de passion virile que
la chasse, il n'obéissait guère qu'à ces deux
sentiments impétueux qui, seuls se par-
tagèrent son cœur: la défiance et la jalo-
usie.

Le cardinal n'ignorait pas que son maître
le détestait cordialement; mais il connaissait à
fond les défauts du roi et savait les exploiter
habilement.

Un seul être tenait tête à Richelieu, Cham-
brant sans broncher dans les sentiers tortueux
de l'intrigue, ardente, infatigable, reprenant

le passé, loin de rester enfermées dans les
frontières du pays dans lequel elles se pro-
duisent, se propagent comme un incendie im-
mense, secouant toute l'Europe continen-
tale.

La France retrouve en un jour, toutes les
conquêtes de l'esprit démocratique; la répu-
blique, le suffrage universel, le peuple armé
pour la défense de ses libertés et de son in-
dépendance, la liberté de réunion.

Cette révolution dit Mr. Ch. Seignobos, en
résumé le mouvement général de l'époque
se traduit par des révolutions analogues, dans
les pays voisins; révolutions qui, dans quel-
ques-uns, sont réalisées par les rois eux-
mêmes. Ainsi le royaume des Pays-Bas,
passé du régime constitutionnel à un régime
parlementaire. Le Danemark remplace le ré-
gime absolu par le régime constitutionnel.
L'Allemagne, la Prusse, l'Autriche, éprouvent
aussi cette contagion sacrée.

Les Etats Italiens offrent le même specta-
cle, et pendant une période mémorable, il
semble que la liberté va rayonner du petit
royaume de Sardaigne, aux royaumes voi-
sins, finissant enfin par triompher dans
toute la péninsule, après cent-ans de dévot-
isme.

Depuis l'époque à laquelle nous nous fixons
en parlant ainsi, le mouvement libéral, s'ac-
centue se perfectionne et se complète.

Le XIX^e Siècle a expiré, en laissant af-
fermies dans le monde civilisé les libertés
politiques et définitivement consacré le prin-
cipe de la souveraineté du peuple.

En Amérique la République règne du Ca-
nada à la Patagonie et en Europe sous la
forme monarchique même, le régime de li-
berté s'impose.

Le suffrage chaque fois plus ample, plus
illimité est la base du gouvernement.

Et s'il est certain que la Russie placée sous
ce régime aristocratique des Césars, fait ex-
ception à cette loi générale, on remarque au
sein de ce même peuple semi-barbare, un
travail lent mais constant, qui tend à le faire
rentrer dans le courant général.

Le noble comte d'Alexandra II marque
un grand pas dans le sens indiqué et le ré-
gne de son père César, qui a su, en si peu de
temps, s'attirer l'admiration du monde par
ses idées humanitaires, renferme la plus heu-
reuse promesse pour tous ceux qui désira-
ient voir son peuple soumis à un régime de
transition, entre l'autocratie et la démoc-
ratie.

Les nationalités

Le principe des nationalités suit la même
voie que la souveraineté populaire. La do-
mination Napoléonienne s'exerce contre lui,
mais la réaction des peuples engagés à secouer
le joug étranger s'affirme pratiquement en
opposant une barrière infranchissable à l'idée
de la monarchie universelle. C'est pour cela
que les rois en récapitulant leurs trônes, se
trouvent en face de ce principe triomphant,
et tendant à modifier radicalement la Carte
géographique de l'Europe.

Le congrès de Vienne, contraire ce prin-
cipe, le supprime même, en disposant com-
me souverain de la destinée des peuples, en
enchaînant l'un à l'autre, ceux qui étaient
les plus antipathiques, en séparant les plus
amis, et sacrifiant tout à l'idéal d'un équi-
libre, éternellement poursuivi, et jamais réa-
lisé. Le premier tiers du siècle est aussi fu-
neté au principe des nationalités, qu'à celui
de la souveraineté du peuple.

Malheureusement, la revanche que prennent
ces deux principes est simultanée. Un mou-
vement suffoqué, ils ne tardent pas à réagir
vigoureusement contre la volonté des rois et
les conventions diplomatiques.

La Belgique et la Hollande érigent séparé-
ment leur indépendance souveraine. Les
principautés des Balkans, échappent à l'em-
pire du Sultan. Les Hongrois conquièrent leur
autonomie. Les Etats Unis de l'Amérique du
Nord conservent au prix de vingt batailles
l'unité nationale.

Enfin les Etats Italiens et Allemands, dis-
séqués, perdus entre les grandes puissances,
et jouet de leurs ambitions bariolées, consti-
tuent des Etats souverains, qui agissent
promptement comme éléments de premier
ordre dans le concert des nations.

De cette manière triomphe le principe de
nationalité.

Il pourra être discuté, mais il faudra l'ac-
cepter comme fondement de la nationalité elle-
même, pendant une longue période historique
qui commence à peine.

(à suivre)

Revue de la Société Rurale de l'Uruguay

Nous venons de recevoir le dernier numéro
de la Revue de la Société rurale de l'Uruguay.
C'est-à-dire celui qui correspond au dernier
trimestre de l'année, à la fin du siècle.

A ce dernier titre sans doute, la Société Ru-
rale a voulu surpasser, et elle y a réussi.
C'est un numéro spécial aussi remarquable
par la perfection typographique, que par
l'importance des matières qu'il traite.

Il contient une série d'articles sur la si-
tuation économique, l'agriculture, l'ensemencement
rural et agricole, les sciences, l'indus-
trie et l'histoire même, en tant que toutes
ces choses ont rapport avec l'agriculture et
les intérêts généraux de nos campagnes. Ri-
chesses par des spécialistes distingués et pra-
tiques à la fois, aussi remarquables par la
forme que par le fond, ils contiennent les
renseignements les plus utiles pour tous ceux
qui s'intéressent à ces questions d'une impor-
tance si transcendente pour le pays.

Dans l'impossibilité où nous serions de
donner, même une faible idée de ce travail,
par une simple analyse, nous nous proposons
d'en donner une traduction en ce qui touche
au moins aux paragraphes principaux, aussi-
tôt que le temps nous le permettra, convain-
cés que nos lecteurs les liront avec le plus
grand intérêt.

En attendant nos plus chaleureuses féli-
citations à tous les membres de la Société
Rurale, et nos plus sincères remerciements
pour leur aimable attention.

DE LA PRUDENCE

Les paroles s'envolent mais les écrits
restent: voilà encore un proverbe bien sensé
et qui nous fait voir que nous ne saurions
être trop prudents dans les lettres que nous
écrivons.

Combien de personnes voudraient détruire
et pourvoir désavouer des lettres écrites par
elles dans un moment d'égarement ou de colère.
S'il est utile, avant de parler, de tourner sa
langue sept fois dans sa bouche, il n'est pas
moins utile de repousser sa plume sous l'em-
pire d'un mécontentement quelconque et de
ne s'en servir qu'après une nuit de réflexion.

Soyons en toute circonstance maîtres de
notre langue, de notre réputation et de notre
plume. Ce sont trois victoires qui nous se-
ront toujours profitables et qui ne manque-
ront pas de nous gagner l'estime des honnê-
tes gens.

Tancrède.

A COLOGNE

5 décem.

Il avait senti son vieux cœur se réchauf-
fer au souffle fraternel de la France. Paris
l'avait accueilli après Marseille, Lyon, Dijon.
L'illustre et malheureux vieillard était parti
plein d'espoir. Les reporters avaient noté le
rayonnement de ses traits, le sourire de ses
yeux naguère si tristes. Aux portes de la
France, dans la noble Belgique, si petite et
qui pourtant occupe une place si notable dans
la civilisation, même accueil. Pas il montait
vers le nord, et plus chauds, semble-t-il,
étaient les applaudissements, les vœux, les
cristallins d'espérance. L'Allemagne rhénane. Aix-
la-Chapelle, Cologne; malgré le silence com-
de la presse, les réserves, les prudences
que dans tous les cas elle conseillait, l'Alle-
magne s'est émue. A Cologne, c'est un in-
terminable défilé à l'hôtel du Dôme, de
Sociétés patriotiques, d'étudiants, d'ou-
vriers.

Ainsi le voyage s'annonçait triomphal. Tou-
te l'Europe continentale, débout, frémissante,
indignée de crimes commis, de crimes dont
est fait ce crime: la mise à mort d'un peuple
entier de longue date, délibéré et mené à
fin froidement, cruellement, pour s'emparer
des mines d'or, pour assurer la prospérité de
quelques financiers parents ou amis de M.
Chamberlain, l'Europe allait protester. Elle
allait mettre en demeure l'orgueilleuse Ang-
leterre de reconnaître la loi qui elle a faite elle-
même, la loi à laquelle elle a souscrit, le con-
trat qu'elle a signé, le traité qui la lie. L'ar-
bitrage allait se substituer aux conflits sanglants
de la force.

C'était, du moins, l'espérance, l'ardente as-
piration des toutes les âmes que hante encore
l'idéal.

Le jour venait de se lever sur ce château
de Fontainebleau tant de fois décrit, où de-
puis longtemps déjà régnait une grande an-
ticipation.

Coyers, valets, gardes-chasse, étaient
réunis dans la grande cour d'honneur: les uns
tenant en mains les chevaux de leurs mal-
tres, les autres contenant avec le fouet les
chiens impatients.

C'était un bruit confus de hennissements
de chevaux, de hurlements de chiens, de ja-
rons des piqueurs, de joyeux propos des
gentilshommes.

Debout, derrière les carreaux d'une fenê-
tre donnant sur la cour du palais, un hom-
me assistait, sans se montrer, à ces prépa-
ratifs bruyants auxquels il n'avait pas voulu
prendre part: c'était Richelieu.

A côté de lui, se trouvait une façon d'abbé
à la face rebondie, à l'abdomen proéminent,
aux joues rutilantes, au nez tronçonnant, sor-
te de moine faignant tel que nous les décri-
tions Rabelais: c'était l'abbé Boisrobert.

Richelieu, les yeux obtinément fixés sur
le spectacle animé qui se déroulait devant
lui, semblait agité d'une impatience féroce,
à mesure qu'arrivaient au palais les gentils-
hommes invités.

—Que vois-je! s'écria tout à coup le car-
dinal. C'est lui! C'est Gaston!

—C'est bien lui! affirma l'abbé. Sa Majesté
lui sourit...

Richelieu quitta précipitamment son poste
d'observation. Un violent dépit se lisait sur
son visage.

Gaston venait, en effet, d'entrer dans la

De froids observateurs, d'incorrigibles
pessimistes avaient bien fait entendre quel-
ques réserves. Songez-donc, disaient-ils, qu'il
n'y a guère de grande puissance en Europe
qui ne soit fondée sur la conquête. Songez
que l'idée de patrie ne prescrit pas comme en
matière civile; qu'il faut à la fusion des hom-
mes de races, de langues, de mœurs diffé-
rentes une prescription plus que séculaire,
une prescription de «long temps», comme di-
saient les vieux juristes. Songez, sans faire
autrement d'applications précises, à toutes ces
nationalités «à demi vivantes et mortes à demi»
que sont annexées les grands Etats, et qui,
du fond de leur tombeau, écoutent, an-
xieuses, attendant on ne sait quel rayon in-
connu, quelle voix qui les appellera de cou-
veau à la vie.

Proclamer qu'une race d'hommes unis par
la communauté d'une foi vive, d'une langue
et de mœurs importées sur une terre barba-
rie, laborieuses cultivateurs d'un sol qu'ils ont
transformé, capables à la fois de l'éconder
de la sueur, de l'arroser de leur sang pour le
défendre, reconnaître que ces hommes
simples et droits, de civilisation, de culture
analogue à la nôtre, ont droit à la patrie, dire
que la patrie n'est faite en réalité que de ces
liens, la race, la langue, des aspirations com-
munes, un patrimoine de traditions, de gloi-
res et de devoirs, n'est-ce pas ouvrir la porte
à des revendications que pour l'orgueil, la
puissance, la soif de domination des grands
Etats, il est bon qu'on étouffe? Faisons le si-
lence autour des nationalités vaincues. Ne les
réveillons pas du sommeil où elles dorment en-
veloppées.

Tel est le mot d'ordre de la sagesse prati-
que des souverains. C'est sur leur égoïsme,
sur leur prudence intéressée que les politiques
doivent compter; nullement sur les élans de
la pitié et de la justice.

S'il ne s'agissait que de déclarations pla-
toniques, d'actes ou de paroles qui n'enga-
gent pas, l'Europe à coup sûr eût entendu
des paroles chevaleresques. Le bien, le beau
exercer un tel prestige, que même les plus
abominables calculs s'arrêtent en ce siècle d'his-
toires se parer des attitudes et des formules
par où l'humanité se sent toujours remuée et
réchauffée.

Il est tentant, dans ce siècle de fer et d'or
de se donner pour le chevalier du Droit, pour
le pur Lohengrin vengeur des persécutés,
dompteur des forces obscures et hostiles,
des monstres et des démons. La dolente hu-
manité tressaille dans sa géhenne quand un
de ces tout-puissants combiens prononce
quelque parole de paix et d'équité, applaudit
à l'héroïsme pour la justice et l'encoura-
ge.

Ces malheureux Boers s'y sont laissés pren-
dre. Ces lieuses de Bible croient sans peine à
l'homme providentiel, au sauveur suscité de
Dieu! administrateur de sa justice. Ils ne
sauraient pas les idées compliquées qui dans la
cervelle d'un puissant monarque mettent en
conflit les raisons d'être et le désir de pa-
raitre.

Le président Kruger venait confiant. La
République française l'a réconforté de son
plus fraternel accueil. Qu'en dirait-elle? En
premier en main la cause des Boers, ne met-
tait-elle pas douloureusement en saillie l'irro-
nie de sa propre situation? Seuls les épon-
rés par le malheur ont la pitié active. Nous
aurions pu parler haut en faveur des Répu-
bliques sud-africaines des souvenirs poi-
gnants ne nous avaient rappelés que nous
devions à eux tout entiers. Le pauvre vieil
président allait donc vers celui qui l'avait
encouragé, de qui, peut-être, un télégram-
me remerciant avait été la raison détermi-
nante de la résistance des Boers aux pré-
tentions de l'Angleterre.

On a parlé, au sujet de ce douloureux
exode, du voyage de M. Thiers à travers l'Eu-
rope, pendant la guerre franco-allemande, il
n'y a, entre les deux missions que se sont
assignées ces deux vieillards, que de superfi-
cielles analogies. M. Thiers ne s'adressait
qu'aux gouvernements.

Il était reçu par les chancelleries en ver-
tu de cette sorte de franc-maçonnerie diplo-
matique et d'elle courtoisie par où se couvrent
toujours les indifférences ou même les hos-
tilités. La France du second empire avait irri-
tée, inquiétée les grandes puissances. Toutes se
réjouissaient, au fond, de son abaissement.
La question ne se posait pas, à son sujet,
dans les hauteurs morales dégagées des inté-
rêts immédiats et prochains où elle se pose
pour le Transvaal et l'Orange.

Cette pure question de justice un peu abs-

cur, accompagné de Renaud et de Paylau-
rent.

Le roi avait immédiatement donné le signal
du départ.

La troupe bruyante et parée s'ébranlait et
faisait retentir de joyeux hurrahs les échos
de la cour sonore.

Le cardinal arpenteait avec agitation la pièce
dans laquelle il se trouvait.

Boisrobert, assis dans un fauteuil, les mains
croisées sur le ventre, le regardait d'un air
placide et béat.

—Tu l'as vu comme moi, l'abbé dit enfin
Richelieu avec découragement.

—Sans doute, fit Boisrobert sans se déran-
ger.

—Et ce jeune homme qui l'accompagnait
est sans doute un nouveau membre de votre
confrérie damnée des «Vaincus».

—Non, Monseigneur.

—C'est un gentilhomme, alors?

—Je l'ignore. C'est la première fois que je
le vois.

De froids observateurs, d'incorrigibles
pessimistes avaient bien fait entendre quel-
ques réserves. Songez-donc, disaient-ils, qu'il
n'y a guère de grande puissance en Europe
qui ne soit fondée sur la conquête. Songez
que l'idée de patrie ne prescrit pas comme en
matière civile; qu'il faut à la fusion des hom-
mes de races, de langues, de mœurs diffé-
rentes une prescription plus que séculaire,
une prescription de «long temps», comme di-
saient les vieux juristes. Songez, sans faire
autrement d'applications précises, à toutes ces
nationalités «à demi vivantes et mortes à demi»
que sont annexées les grands Etats, et qui,
du fond de leur tombeau, écoutent, an-
xieuses, attendant on ne sait quel rayon in-
connu, quelle voix qui les appellera de cou-
veau à la vie.

Ainsi raisonnaient les hommes de sens
rassis. Mais ils ne se seraient pas attendus
toute même au coup de théâtre de Cologne.
Je ne sais rien de plus tragique dans l'histo-
ire que ce subit abandon, rien qui marque
d'un trait plus cruel le cabotage de notre
temps, son défaut de sincérité. C'était donc
un spectre que ce vieillard, un remords. Sur
sa face pâlie et que les larmes ont labourée,
à-t-on redouté de retrouver la peur des
morts qui gisent là-bas sur la terre mère
qu'ils ont voulu défendre?

Le «Times» — il est suspect, — le «Times»
rapportait lundi matin qu'intéressé à venir à
Bruxelles, le président Kruger avait répondu:
«A quoi bon tout est perdu? On voit par la
profondeur du découragement quelle avait
été la hauteur des espérances. Celui qui les
avait fait concevoir n'espérera pas par une
fin de non recevoir trop commode, les res-
ponsabilités qui lui a échouées. Il y a une jus-
tice de l'histoire.

U. V. P.

DE PARTOUT

Jusqu'au 10 décembre.

Paris. — Les services de l'administration
centrale de la marine sont établis en con-
cordance attribution avec ceux des ports mi-
nistères, sans, toutefois, en ce qui concerne
des travaux hydrauliques. En effet, le ser-
vice de ces travaux hydrauliques dans les ports
est assuré par des ingénieurs des ponts et
chaussées mis à la disposition de la marine
par le ministère des travaux publics, alors
qu'à Paris ce service relève de la direction
du matériel et se trouve entre les mains d'un
directeur des constructions navales.

Un décret vient de mettre fin à cet état de
choses qui n'est pas sans présenter certains
inconvenients, au moment où la marine va
entreprendre l'exécution d'un programme
important pour l'amélioration de l'outillage
des ports. Le bureau des travaux hydrauliques
passera sous l'autorité de l'inspecteur
général des travaux maritimes qui sera chargé
à partir du 1^{er} janvier, de la direction et
de la centralisation du service central des
travaux hydrauliques et bâtiments civils.

Le rapport qui précède ce décret indique
que l'inspecteur général ne restera chargé
du service que jusqu'au jour où le Parlement
sera saisi d'une réorganisation complète de
l'administration centrale de la marine.

Londres. — La «Daily Mail» publie deux
colonnes de statistiques et n'a aucune peine
à démontrer que le commerce de la France
avec l'Angleterre est énorme, qu'il est essen-
tiel à la prospérité française, enfin qu'il est
en faveur de la France. En effet, pendant la
période 1890-1891, nous avons, chaque an-
née, vendu aux Anglais 510 millions de
marchandises de plus que nous ne leur en
achetions, et pendant la période 1894-1895,
750 millions par an. En 1899, le total des
échanges entre les deux pays s'élevait à plus
d'un milliard et 800 millions. La France
vendait pour 1 milliard 325 millions à l'An-
gleterre et l'Angleterre un peu plus de 500
millions à la France.

Le Cap. — M. Schreiner, frère de l'ancien
ministre du Cap, a parlé avec une grande
vigueur au congrès. «Ne comptez plus, a-t-il
dit, sur l'honnêteté de l'Angleterre. Sa con-
science, depuis l'incursion Jameson, est faite
de déloyauté et de lâcheté; elle guerroye en
barbare contre les femmes et les enfants pour
établir une bande de capitalistes à Pretoria.
Sa cause est si mauvaise qu'elle serait con-
damnée par tous les tribunaux.

M. Schreiner rappelle, ensuite, que des fem-
mes furent maltraitées et quelquefois fusil-
lées et que les fermes furent incendiées. L'Angle-
terre ne fera pas avec impunité la guerre aux
femmes et aux enfants.

«Espérons, a dit M. Schreiner, qu'elle ne
réussira pas à achever l'attentat actuel. Jamais
les Afrikanders n'admettront la suppression
de l'indépendance de l'Orange et du

Transvaal.

«Et maintenant, dit-il, je m'informe-
rai.

—Ecoutez, dit Richelieu en baissant la voix
jamais nous ne serons plus seuls qu'en ce
moment; je puis tout te dire.

Ma puissance attaquée de tous côtés peut
s'écrouler d'un jour à l'autre, si je ne par-
viens à la rendre inébranlable, commenca le
cardinal. Un instant j'avais songé à la faire
partager à la Reine...

—Au prix de votre amour, je le sais; inter-
rompit Boisrobert.

—Aujourd'hui, j'ai changé d'idée, poursui-
vit Richelieu sans relever les paroles de son
confident.

—Anne d'Autriche, plus que jamais délaissée,
n'aura pas d'enfants...

—Haut toulssa Boisrobert, en forme de
doute.

—Elle n'en aura pas, affirma Richelieu, si
bas qu'à peine l'abbé put l'entendre. J'y veil-
le. Le roi et la reine brouillés par mes soins
le lit de France risque fort de voir sa tige
desséchée disparaître à jamais de la surface
du monde. Une seule ressource me reste
pour la faire fleurir: cette ressource, c'est
Gaston.

Cette fois Boisrobert fit un soubresaut vio-
lent.

Qu'il s'écria-t-il. Monsieur? L'ai-je bien
entendu? Lui! Le débouché par excellence! Le
«roi des Vaincus»!

—Lui-même. Il ne faudrait, pour cela,
que le compromettre assez pour qu'il ne vit
de refuge qu'en moi. Dans ce cas-là, je le
marie; sa postérité, qui est mon ouvrage et

</

